

Voyager près de soi

Charlotte Melançon

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31547ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, C. (1993). Voyager près de soi. *Liberté*, 35(4-5), 66–78.

CHARLOTTE MELANÇON

VOYAGER PRÈS DE SOI

Henry James dit de Thoreau qu'il était pire qu'un provincial, qu'il avait l'esprit de clocher, d'un pasteur de village¹. Mais qu'aurait-il dit de Dickinson, — s'il l'avait lue —, elle qui n'aura même pas pu écrire comme l'auteur de *Walden* : « J'ai beaucoup voyagé à Concord ; et partout, dans les boutiques, et les bureaux, et les champs² » ? Des six grands écrivains de la Nouvelle-Angleterre de cette époque, Thoreau et Dickinson sont les seuls à n'être à peu près pas sortis du Massachusetts : Emerson et Hawthorne ont séjourné en Europe, Melville a sillonné les mers et Whitman le continent. Certes James ne mesure pas la grandeur de l'écrivain au nombre ou à la durée de ses voyages : il n'aime pas Thoreau, c'est tout. La sévérité de son jugement relève, en vérité, de sa géographie intérieure ; esprit fortement européenisé, il était fait à cette opposition du centre et de la périphérie, de Londres et de sa campagne, de Paris et de sa province. Or cette dichotomie n'existe pas encore à cette échelle au moment où écrivent Thoreau ou Dickinson. Ils reconnaissent l'un et l'autre la dualité de la ville et de la campagne, mais aucune des grandes villes américaines de

1. Henry James, *Literary Criticism*, éd. Leon Edel, The Library of America, New York, 1984, p. 391.

2. Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, éd. Robert F. Sayre, The Library of America, New York, 1985, p. 326.

1850, Boston, Washington, Philadelphie ou New York, n'exerce alors de monopole culturel. Il est presque inconcevable aujourd'hui que *The Republican* de Springfield, petite localité située non loin d'Amherst, ait été un des journaux politiques les plus influents de la Nouvelle-Angleterre pendant quelques décennies³.

Pour Dickinson, en tout cas, ce découpage entre capitale et province n'est pas pertinent et son refus, par exemple, de se mêler à la vie culturelle bostonnaise relève de raisons autrement plus « existentielles ». T. S. Eliot a fait remarquer que le provincial est celui qui voudrait être dans un lieu autre que celui où il se trouve⁴. En ce sens, la petite poétesse d'Amherst ne l'est évidemment pas et n'a jamais éprouvé le moindre sentiment d'infériorité à cet égard : « C'est la Volonté qui situe », écrit-elle superbement (P. #863). Le village (et plus tard sa chambre) n'est pas le lieu du hasard ou de son caprice, mais bel et bien celui de sa volition et de sa résolution : elle a littéralement créé le lieu dans lequel elle a vécu. N'importe, un cercle reste toujours un cercle quel qu'en soit le périmètre, et la perfection d'un lieu ne tiendra jamais qu'à la plénitude de celui qui l'habite.

L'élection d'un lieu de vie n'implique pourtant pas l'interdiction d'en sortir : le voyage, par définition transitoire, ne l'annule pas, n'en signifie qu'une séparation temporaire. Or c'est bien là que se situe la singularité dickinsonnienne : au choix de sa petite ville se soudera

3. Dickinson a fort bien connu deux de ses directeurs, le Dr Josiah Holland et Samuels Bowles, ce dernier probablement très intimement.

4. T. S. Eliot n'entend pas toujours le mot « provincial » dans un sens péjoratif : Goethe, Dante ou Shakespeare « sont "provinciaux" à cause de leur caractère concret : être humain signifie appartenir à une région particulière de la terre (...). Et le poète est le moins abstrait des hommes, parce qu'il est le plus lié par sa propre langue. » *De la poésie et de quelques poètes*, Seuil, 1964, traduction d'Henri Fluchère, p. 191.

irrémédiablement au fil des ans l'impossibilité de la quitter, et le voyage deviendra l'image même de l'enfer, l'ultime aliénation d'elle-même. On ne possède que quelques lettres de ses périples, mais il est tout de même possible d'y redessiner à travers elles le parcours qui la conduira en trois étapes distinctes à ce point fixe qu'est sa chambre.

BOSTON, le 8 septembre 1846 (Lettre #13, adressée à Abiah Root) :

Ma santé a été mauvaise toute la fin du printemps et tout au long de l'été. (...) J'ai quitté l'école et n'ai rien fait d'autre que me promener et errer dans les champs. (...) Mes parents ont pensé qu'un voyage me ferait du bien et je suis donc partie pour Boston il y a quinze jours. Je reste chez ma tante, et je suis heureuse. Heureuse ! Qu'ai-je dit ? Non pas heureuse, mais contente. (...) Je suis allée à Mount Auburn, au Chinese Museum, à Bunker Hill. J'ai assisté à deux concerts et visité une exposition d'horticulture. J'ai grimpé jusqu'au sommet de la Chambre législative et à peu près partout où tu peux t'imaginer. Es-tu déjà allée à Mount Auburn ? Si non, tu ne peux avoir qu'une faible idée de la « Cité des morts ». C'est comme si la Nature avait conçu l'endroit avec le dessein précis d'être un lieu de repos pour ses enfants où, soucieux et déçus, ils puissent s'allonger sous les cyprès...

Le Chinese Museum est d'un grand intérêt. Il y a une variété infinie de figurines de cire (...). Deux Chinois accompagnent l'exposition. L'un est professeur de musique (...), l'autre enseigne la calligraphie (...). Comme ils étaient aussi des mangeurs d'opium et qu'ils craignaient d'en prolonger l'usage (...), ils ont quitté leur famille et sont venus au pays (...). Il y a quelque chose de particulièrement intéressant dans leur abnégation d'eux-mêmes. (...)

Je ne suis pas indifférente à ce sujet très important sur lequel tu as si souvent et si affectueusement attiré mon attention dans tes lettres. Mais j'ai l'impression de ne pas avoir fait encore la paix avec Dieu. Je suis toujours étrangère aux délicieux attachements qui comblent ton cœur. J'ai tout à fait confiance en Lui et en ses promesses et pourtant, j'ignore pourquoi, il me semble que le monde occupe une place prédominante dans mes affections. (...)

Emily a quinze ans quand elle écrit cette lettre. Ses problèmes de santé obligent ses parents à l'envoyer à Boston pour se remettre. Le voyage ne lui pèse guère, semble-t-il, elle fait du tourisme comme tout un chacun. Le récit de son séjour n'occupe, néanmoins, que la première partie de cette lettre interminable dont les seules descriptions détaillées concernent le cimetière de Mount Auburn (la mort et la vie après la mort) et le Chinese Museum (l'art et l'oubli de soi). Dans la seconde, elle entretient longuement sa correspondante du temps qui passe et de ses doutes religieux, déjà aigus à cette époque.

« Il me semble que le monde occupe une place prédominante dans mes affections » est pourtant la phrase essentielle de cette lettre, du moins en ce qui concerne notre propos ici. Dickinson est encore une personne « visible », certes « non pas heureuse mais contente », et qui participe à la vie publique dont le voyage, le déplacement, le mouvement, en constituent d'inévitables composantes.

BOSTON, le 8 septembre 1851 (Lettre #54, adressée à son frère) :

C'est gentil à toi, Austin, d'avoir fait tant de plans pour notre plaisir et notre bonheur, mais il fait si chaud que nous n'avons pas envie de sortir. (...)

Cette note d'une dizaine de lignes, écrite cinq ans jour pour jour après la lettre citée plus haut, est le seul témoignage qui nous reste de ce voyage de trois semaines⁵.

Les lettres qui suivent son retour, par contre, témoignent d'un désarroi immense comme si elle venait d'échapper à un naufrage : mépris de la ville⁶ certes, mais surtout désir quasi désespéré de se retrouver seule, dans cette maison qui déjà s'est transformée en une sorte d'aire sacrée. « La Maison est chose sainte — le doute ou la méfiance ne peuvent en rien franchir son portail béni » (L. #59). En quelques années seulement, son espace habitable s'est rétréci comme une peau de chagrin : le lieu privé s'est fait celui des valeurs mélioratives, de ces images édéniques même qui l'amèneront plus tard à cette affirmation étonnante : « Home is a definition of God⁷ ».

Parallèlement à cet amenuisement de l'espace physique se resserrera le cercle de ses relations et même l'amitié ne saura contrer son aversion à quitter le village. La distance n'importe plus, c'est l'arrachement, le « délogement », qui s'avère impossible. À une amie qui l'invite à passer quelques jours chez elle, non loin d'Amherst, elle répond : « Je te remercie, Abiah, mais je ne sors pas de chez moi à moins qu'une urgence ne me prenne la main » (L. #166). Ce refus signera la fin de leur amitié. Mais n'est-ce pas à cette même jeune femme qu'elle écrivait à l'âge de dix-neuf ans : « Le corps

5. D'après le journal de sa sœur, Emily aurait assisté à une représentation d'*Othello*, visité une exposition florale et mangé des glaces dans les « Ice Cream Parlours »...

6. Cf. L. #54.

7. Je ne suis pas encore arrivée à une traduction adéquate ou satisfaisante de ce « home » évidemment complexe. Cf. aussi ces définitions très pascaliennes : « Home is the riddle of the sage » (L. #737), « Consciousness is the only home » (L. #591).

m'indiffère, j'aime l'âme timide, qui s'effarouche, se retire... » ? (L. #39). Déjà à cette époque l'espace privé était devenu celui de la spiritualité, le retrait du monde s'était fait synonyme de l'œuvre poétique.

Dickinson acceptera pourtant en 1855 de faire un dernier et long voyage. On ignore entièrement les raisons de ce choix inattendu : c'est à la demande de son père, semble-t-il, qu'elle a accepté, bien que l'on sache par une note de celui-ci qu'il l'ait laissée tout à fait libre. Dans une lettre qui précède immédiatement son départ, elle avoue en tout cas qu'elle « (donnerait) le monde entier pour pouvoir rester » et qu'une des choses qui lui pèse le plus dans ce voyage est la question vestimentaire. Il vaut la peine de citer ce court passage parce qu'il éclaire sa conception sociale du vêtement et anticipe manifestement l'adoption qu'elle fera d'ici peu de cette unique petite robe blanche, emblématique de sa réclusion :

*J'ai de nouveaux vêtements — J'imagine que j'aurai l'air
d'un Paon tout empêtré dans ses nouvelles plumes.*

(L. #177)

Le paon est l'image même de la gloire, de l'orgueil et de la vanité, et cette association symbolique rattache le voyage (où il faut se montrer puisqu'il faut sortir) à des valeurs purement ostentatoires : voyager, c'est essentiellement paraître, littéralement « se pavaner ». Son père, qu'elle surnommait le « général romain », était en quelque sorte la figure exemplaire de cette gloire mouvante et publique, sorte de « guerrier social » haranguant l'auditoire du Congrès (chacun de ses séjours dans la capitale était signalé dans le *Washington Evening Star*), inaugurant le nouveau réseau de chemin de fer (il en était le président et l'une des locomotives portait son nom), recevant quatre cents invités au Homestead lors de la remise des diplômes du collège (il en était le tré-

sorier), etc. La gloire sociale de ce père essentiellement voyageur et orateur, associe par le fait même le « paraître » public à la prose élocutoire et discursive : le paon n'est pas uniquement celui qui paraît, il est aussi celui qui parle⁸.

WASHINGTON, le 28 février 1855 (Lettre #178, adressée aux sœurs Gilbert) :

Il fait délicieux et doux comme en été, mes chéries, érables en fleurs et herbe verte aux endroits ensoleillés — il semble à peine possible que ce soit l'hiver encore (...). Pour un seul de vos regards et pour la douceur de vos voix, j'échangerais tout cela. Le faste — la cour — l'étiquette — qui sont choses de la terre — n'entreront pas au Paradis.

Ni les paons (les glorieux) ni les chameaux (les riches) n'entreront au royaume des cieux : cette allusion biblique ajoute au mépris de l'ostentation celui de la richesse qui lui est presque toujours associé. Tout se passe, en fait, comme si l'exaspération morale et physique du voyage ne faisait que mettre en relief l'affirmation de ses différences à l'égard de l'étrangeté du monde : « j'échangerais tout cela », dit-elle. Qu'échangera-t-elle en fait ?

Le faste

Au faste du monde Dickinson ne cessera d'opposer la magnificence du rêve et de l'ivresse :

*Dépouillez-moi, mais Laissez-moi l'Extase,
Et je serai plus riche que tous mes Frères (P. #1640)*

Et si ses poèmes sont saturés de palais et de temples, de couronnes et de diadèmes, de pourpre et de velours,

8. Cf. L. #65 : « (à la maison) il n'y a pas beaucoup de poésie, Père s'étant fait à l'idée que c'est ça la vraie vie... »

d'or et de pierres, de défilés et de galas, de drapeaux et de tambours, tout ce vocabulaire de l'apparat appartient en réalité au royaume souverain de la nature, à l'opposé même de la possession matérielle. Du jour qui tombe elle écrit, par exemple :

*Quel faste excède l'hermine
Quand Toi, et Moi, simplement
Présentons notre pauvre blason
Et réclamons la grâce de mourir! (P. #98)*

La cour

Qu'elle signifie le monde politique de Washington, l'hôtel⁹, l'église ou le cercle des relations, la cour est essentiellement le symbole du rassemblement et de la parade que le voyage (trajets en train, dîners à l'hôtel, etc.) ne semble qu'exacerber davantage. À cette société du hasard Dickinson opposera toujours celle, volontaire, du cœur et de l'esprit :

*L'Âme choisit sa Société
Puis — ferme la Porte
Sur sa divine Majorité — (P. #303)*

*L'Âme qui a un Invité
Ne va guère à l'étranger
Cette Foule plus Divine en Elle —
En efface la nécessité — (P. #674)*

9. Daniel J. Boorstin, *The Americans*, Vintage Books, New York, 1965, vol. 2, p. 135 : « Faute d'un palais royal comme centre de la "Société", les Américains en créèrent l'équivalent dans l'hôtel public. Le "People's Palace" était un édifice construit avec un optimisme extravagant expressément pour servir tous ceux qui pouvaient en payer le prix. (...) Le hall d'hôtel, comme les antichambres d'un palais royal, devint un lieu de flânerie, le quartier général du cancan, le point d'observation des grands, des riches et des puissants. »

*Qui tient Cour en Soi-Même
Voit tout Homme comme un Roi (P. #803)*

Comme les images du faste de tout à l'heure, détournées, réorientées vers la nature, celles de la « cour » servent ici à glorifier la souveraineté de soi, où là seul et seulement se reconnaît la possible divinité de l'autre.

L'étiquette

Dickinson était reconnue pour sa vivacité d'esprit et son impertinence. Cette « rébellion » qu'elle entretient avec la société, en particulier au moment de ce voyage qui en précède le retrait, ne pouvait se faire sans heurts à l'égard des règles et des codes, et les « People's Palaces » avaient comme tout palais les leurs : les repas s'y prenaient en commun, par exemple, et « vouloir rester seul était considéré comme une négligence, sinon une offense. Vous pouviez pécher et faire toutes sortes de méchancetés, et dans le cercle tolérant de la société américaine on vous pardonnait. Mais cet unique péché, jamais¹⁰. Or c'est précisément ce « péché » du retrait ou du silence qui signera à la fois sa différence et toute son éthique du courage intellectuel : « La Différence, écrite, m'a donné de l'audace... » (P. #454). L'effacement, la modestie, la discrétion, ne seront finalement que les manifestations comme « négatives » de cette affirmation et ce seront ses poèmes « silencieux » qui régleront ses comptes à l'égard des codes :

Avoir mal est humain — insolent (P. #479)

*La Joie abolit
Les fautes d'Étiquette (P. #1611)*

10. Boorstin, *op. cit.*, p. 146.

La suite de cette lettre est une lamentation pénible, un aveu conscient d'impuissance. Cette phrase : « Je vous aime chez moi — je viens à toute heure à la porte de votre chambre » en résume fort bien la portée. Emerson écrit dans *Self-Reliance* que « l'âme n'est pas voyageuse ; le sage reste chez lui, et lorsque la nécessité, le travail, l'appellent à quelque occasion hors de sa maison ou dans des pays étrangers, il est encore chez lui. (...) Celui qui voyage pour s'amuser, ou pour obtenir ce qu'il n'emporte pas avec lui, voyage loin de lui-même¹¹. » Emerson reprend ici à sa manière ce lieu commun, déjà connu dans l'Antiquité, selon lequel l'homme se transporte toujours avec lui. Le voyage, en effet, est à l'opposé même de l'oubli ou de l'évasion parce que non seulement il oblige à un constant rajustement de soi, à une relativisation de ce que l'on est face à ce qui est, mais aussi parce que le vrai voyageur, le sage, est celui qui reste près de lui-même et ne dérègle pas sa boussole intérieure. Or ce qui se passe chez Dickinson est exactement le contraire : le voyage est ce qui sépare et ce qui divise, autant du lieu de vie que de soi ; il est ce qui égare le cœur et l'esprit puisque la pensée même de l'amour ou de l'amitié s'y révèle difficile comme si la mémoire n'existait plus. « Tout est précipitation ici — désordre et confusion », poursuit-elle enfin. Dans ce chaos physique et mental du monde, Dickinson ne pouvait, en effet, que se sentir aliénée.

PHILADELPHIE, le 18 mars 1855 (Lettre #179, adressée à Mme Josiah Holland) :

J'ai fui la société pour vous écrire un mot ; et pour vous dire que je vous aime encore.

11. Ralph Waldo Emerson, *Essays and Lectures*, éd. Joel Porte, The Library of America, New York, 1983, p. 277-278.

Je ne suis pas chez moi — cela fait à présent cinq semaines que je suis partie et je ne rentrerai pourtant pas encore au Massachusetts.

Je ne vous dirai pas ce que j'ai vu — l'élégance, la grandeur ; cela ne vous intéresse pas de connaître le prix des diamants que portent tel Seigneur ou telle Dame, mais si vous n'êtes jamais allée voir le délicieux Mount Vernon, je vous raconterai alors comment par une douce journée de printemps nous avons descendu le Potomac dans un bateau de bois peint et avons sauté sur la grève, comment main dans la main nous nous sommes faufilees le long d'un sentier broussailleux jusqu'à la tombe du général George Washington..., comment nous avons franchi la porte — soulevé le verrou qu'il avait tiré quand il est rentré pour la dernière fois chez lui...

Ce fragment de lettre est le seul qui décrive avec précision l'une des activités de ce long voyage. Le beau temps, l'excursion en bateau y sont sans doute pour beaucoup, mais c'est probablement la visite du monument qui dut l'attirer, comme, dix ans plus tôt, le cimetière de Mount Auburn. Cette description « touristique », en tout cas, est l'une des rares concessions que Dickinson ait jamais faite à l'histoire : un de ses premiers poèmes s'appelle « Sic transit gloria mundi » (P. #3) ; un des derniers dira : « Jamais la Vérité n'a affiché ses Signes » (P. #1297).

La fin de la lettre ressemble étrangement à la précédente : plaintes, pensées morbides, craintes d'être oubliée. Mais l'échec lamentable de son voyage, son agoraphobie, ses angoisses, c'est Dickinson elle-même qui en donnera l'explication un an plus tard à cette même correspondante : « On dit que "la vraie demeure est celle du cœur". Je pense que c'est là où la maison se trouve, avec les bâtiments contigus » (L. #182).

même correspondante : « On dit que "la vraie demeure est celle du cœur". Je pense que c'est là où la maison se trouve, avec les bâtiments contigus » (L. #182).

Toute la pensée dickinsonnienne, en effet, se fonde sur une négation de l'étendue et de l'espace¹², et ces trois voyages de 1846, 1851 et 1856 en soulignent de façon exemplaire la progression de plus en plus précipitée. Mais son impossibilité de voyager marquera en retour la découverte et l'affirmation de cette différence où se situe tout son génie : l'accumulation des forces spirituelles, l'énergie qui se mobilise par la concentration. Contre la dilatation linéaire de la prose, Dickinson *échangera* la contraction elliptique, gnomique, de la poésie. Son immobilisme est celui du volcan (cf. P. #175, #601) ou de l'orage dont elle a fait, d'ailleurs, le paradigme de sa poésie :

*Se charger à l'extrême comme le Tonnerre —
Et puis — alors que toute chose
Se terre — éclater grandiose —
Voilà — qui serait Poésie — (P. #1247)*

Si elle ne partage pas le transcendantalisme ouvert d'Emerson, elle a néanmoins en commun avec lui l'affirmation inconditionnelle du talent, du travail et du courage intellectuel : « Il y a une seule direction dans laquelle tout espace s'ouvre à (l'homme), écrit-il. Ce sont ses facultés qui silencieusement l'invitent à un effort sans fin¹³. » Le retrait du monde chez Dickinson, au début du moins, n'est pas la retraite sereine et paisible telle qu'on a pu la concevoir au dix-septième siècle, par exemple. Il est d'abord et avant tout une réponse à l'adversité dont le voyage fut l'un des visages les plus éprouvants, adversité qu'elle tournera envers et contre tous en une maîtrise splendide du langage.

L'élection d'un lieu n'implique pas l'interdiction d'en sortir, ai-je dit ; elle n'implique pas non plus celle de rester. Dickinson voyagera autrement, cette fois au plus près d'elle-même :

*Il n'y a pas de Frégate comme un Livre
Pour nous emporter en Terre lointaine (P. #1263),*

Va vers Lui ! lettre Heureuse

Dis-Lui —

Dis-Lui la page que je n'ai pas écrite — (P. #494),

et bien sûr, le poème :

J'habite le possible

Maison plus belle que la prose (P. #657).

Les extraits des lettres d'Emily Dickinson sont reproduits avec l'aimable autorisation des éditeurs de The Letters of Emily Dickinson, Thomas H. Johnson (Ed.), Cambridge, Massachusetts, The Belknap of Harvard University Press, © 1958, 1986, by The President and Fellows of Harvard College.

Certains poèmes d'Emily Dickinson sont reproduits avec l'aimable autorisation du Trustees of Amherst College et des éditeurs de The Poems of Emily Dickinson, Thomas H. Johnson (Ed.), Cambridge, Massachusetts, The Belknap Press of University Press, © 1951, 1955, 1979, 1983, by The President and Fellows of Harvard College. D'autres sont extraits de The Complete Poems of Emily Dickinson, Thomas H. Johnson (Ed.), © 1929, Martha Dickinson Bianchi ; © 1957, Mary L. Hampson ; et reproduits avec l'aimable autorisation de Little, Brown and Company.